

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXIX. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

pres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous ferez conduite avec uniformité sur le même principe; qui est de choisir le moindre mal, dans l'espérance d'en éviter un plus grand.

Adieu! Que le Ciel inspire à ma chere Clarisse, ce qui est le plus digne d'elle! C'est la priere enflammée de sa fidelle,

ANNE HOWE.

LETTRE LXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Jeudi, 6 d'Avril.

Je ne puis vous marquer assez de reconnaissance, ma très-chere amie, pour le soin que vous avez pris de me m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, & pour la généreuse protection que vous m'auriez procurée, si votre mere s'étoit laissée fléchir par vos instances.

Cette protection, sans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à souhaiter. Mais je reconnois que mes desirs, excités d'abord par votre tendresse, étoient moins

B b 5

soutenus

soûtenus par aucune espérance raisonnable, que par le désespoir-même de trouver d'autres ressources. En effêt, pourquoi s'embarasseroit-on des affaires d'autrui lorsqu'on peut l'éviter ?

Ma seule consolation, comme je ne cesse pas de le repèter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans l'infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas la hardiesse de lever les yeux pour implorer du secours ou de la protection. Cependant, l'innocence ne donne droit à personne d'exiger pour soi-même ou pour autrui, des bienfaits qui ne sont pas dûs, ni de se plaindre lorsqu'ils sont refusés. A plus forte raison ne devez-vous pas être offensé, qu'une mere aussi prudente que la vôtre ne juge point à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le désirez. Si ma propre tante est capable de m'abandonner, & contre son jugement ; comme je crois pouvoir le dire : si mon pere, & ma mere, & mes oncles, qui m'aimoient autre-fois si tendrement, ne sont pas difficulté de s'unir contre moi ; puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mere, pour résister à leurs volontés ?

En

En vérité, ma tendre & fidelle amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le Ciel ne m'ait destinée à devenir une très-malheureuse créature: assez malheureuse pour être un exemple de sa justice; car, ne voyez-vous pas comment les vagues de l'affliction roulent sur ma tête, avec une violence irrésistible?

Jusqu'à ces derniers tems d'agitation, nous avions tous été trop heureux. Nous ne connoissions pas d'autres traverses ni d'autres chagrins, que ceux dont tous les hommes portent la source en eux-mêmes, dans l'inquiétude naturelle de leurs desirs. Nos richesses, aussi-tôt entassées qu'acquises, formoient autour de nous comme un rempart, qui sembloit nous rendre inaccessibles aux traits de l'adversité. Je faisois l'orgueil de mes amis; j'en ressentois moi-même, de celui que je paroissais leur inspirer: & *m'étant glorifiée dans mes propres avantages*, qui fait ce que la justice du Ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors des atteintes de l'infortune, & pour nous faire établir notre confiance sur de meilleurs fondemens que notre présomption?

Votre



Votre partiale amitié vous portera toujours à me croire exempte de ce qu'on appelle fautes capitales & volontaires. Mais hélas ! mes disgraces commencent à m'humilier assez pour me faire tourner les yeux vers le fond de mon cœur : & qu'ai-je la confusion d'y découvrir ? croiez-moi, ma chere amie ; plus de vanité, plus d'orgueil secret, que je n'en aurois crû cacher dans cet abîme ignoré.

Si je suis choisie pour faire ma propre punition & celle d'une famille dont on me nommoit l'ornement, demandez pour moi, ma chere, que je ne sois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même, & qu'il me reste la force de soutenir mon caractère, en évitant du-moins de me rendre coupable par ma faute & contre mes lumières. Que les dispositions de la providence aient leur accomplissement dans tout le reste. Je suivrai, sans impatience & sans regret, le mouvement que je recevrai d'elle. Nous ne vivrons pas toujours : fasse le Ciel, seulement, que m'a dernière scène soit heureuse !

Mais je ne veux pas vous communiquer ma tristesse par des réflexions si sombres. Elles doivent se renfermer dans moi-même. Le tems ne manque point à mon esprit pour
s'en

s'en occuper, ni l'espace pour les contenir. Aussi n'a-t-il pas d'autre objet qui le remplisse. Mes peines sont trop aigues pour être d'une longue durée. La crise approche. Vous me donnez l'espérance d'un meilleur tems. Je veux espérer.

* * *

Cependant que puis-je me promettre du plus heureux avenir ? poussée comme je suis ; mon caractère si rabbaissé, si avili, que dans les plus favorables suppositions je ne pourrais sans honte lever la tête & montrer mon visage au public ! & tout, par l'instigation d'un frere intéressé & d'une sœur jalouse !

Arrêtons. Appellons la réflexion au secours. Ces cuisans retours, sur moi-même ou sur autrui, ne viennent-ils pas de l'orgueil secret que je viens de censurer ? Déjà si impatiente ! j'étois si résignée à ce moment, si disposée à souffrir sans murmure ! J'en conviens. Mais il est difficile, extrêmement difficile, de soumettre un cœur plein d'amertume, une ame aigrie par la dureté & l'injustice ; surtout dans les plus rudes instans de l'épreuve ! O frere cruel ! ... Mais quoi ! mon cœur se souleve encore ? Je veux quitter une plume que je suis si peu
capa-

capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, si elles me sont envoyées pour ma correction, & qui pourroit m'entraîner dans des erreurs, plus dignes encore de quelque autre châtiment.

* * *

Je reprens un fujêt dont je ne puis m'écarter longtems ; rappelée sur-tout, comme je le suis par les trois alternatives qui font la conclusion de votre dernière lettre.

Au premier de vos trois points, c'est-à-dire, à la proposition de me rendre à Londres, je répons que l'offre dont elle est accompagnée me cause une parfaite épouvante. Assûrément, ma chere, dans la situation où vous êtes, heureuse, traitée avec tant d'indulgence par une mere qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement cette ouverture. Je ne serois qu'une misérable, si j'y pouvois prêter l'oreille un instant. Moi, devenir l'occasion du malheur d'une telle mere, & prendre le chemin infailible d'abrèger ses jours ? Vous annoblir, mon cher amour ! Ah ! qu'une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, doûteuse dans ses motifs, quand ils paroîtroient excusables aux yeux de ceux qui les connoïtroient

troient aussi - bien que moi, seroit propre au contraire à vous ravaller ! Mais je ne veux pas m'arrêter un moment à cette idée. Passons, passons pour votre propre honneur.

A l'égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de Milord M. . . & des Dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que sans pouvoir me déguiser à moi-même qu'au tribunal du public ce seroit me mettre en effet sous celle de M. Lovelace, je ne laisse pas de penser que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il ne me restoit pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu, que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre & honnête pour m'établir dans ma maison. Il ajoute qu'il la remplira bien-tôt de Dames de sa famille, sur une invitation néanmoins à laquelle je serai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur visite. C'est une proposition que je trouve fort inconsidérée, & sur laquelle je ne puis guères m'expliquer avec lui. Ne seroit-ce pas m'établir tête levée dans l'indépendance ? Si je me laissois persuader par ses flatteuses expressions, sans jeter la vue plus loin, considérez dans combien d'ac-
tions

tions violentes ce seul conseil seroit capable de m'engager : quel moien de me mettre en possession de ma terre, si ce n'est par les voies ordinaires de la justice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur, quand je serois plus disposée à les employer que je ne le serai jamais : ou par la force ouverte ; c'est-à-dire, en chassant à coups d'épée le Concierge & plusieurs personnes de confiance, que mon pere y entretient pour le soin des jardins, de l'édifice, des meubles, & qui ont reçu depuis peu, je le fais, de bonnes instructions de mon frere ? Votre troisième alternative, de joindre Lovelace, & de me marier sur le champ . . . un homme dont les mœurs sont bien éloignées de me plaire . . . une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de réconciliation avec ma famille . . . & contre laquelle mille objections s'élevent dans mon esprit . . . c'est à quoi il ne faut pas penser.

Ce qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, c'est de me rendre à Londres. Mais je renoncerois à toute espérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement. Si je pouvois arriver sûrement à Londres & trouver
une

une retraite décente, il me semble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, & libre de traiter avec mes amis; ou s'ils rejettoient mes propositions, j'attendrois tranquillement l'arrivée de M. Morden. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre que je fais de me réduire au célibat; & lorsqu'ils me la veroient renouveler si librement, ils seroient convaincus du-moins que je la faisois de bonne foi. En vérité, ma chere, je l'exécutois fidèlement quoique dans vos accès de plaisanterie vous paroissiez persuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous avez pû m'assurer d'une voiture pour deux, peut-être ne vous sera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi seule. Mais croyez-vous le pouvoir, sans vous mettre mal avec votre mère, ou elle avec ma famille? Un carosse, une chaise, un fourgon, un cheval, n'importe; pourvû que vous ne paroissiez pas. Seulement, si c'étoit l'un des deux derniers, je m'imagine que je dois vous demander quelque habit de servante, parceque je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus simple sera le plus convenable. On pourra le faire passer dans le bucher, où je ferai ma toilette; & je me laisserai glisser ensuite de la



terrasse qui borde l'allée verte. Mais, hélas! ma chere, cette alternative-même n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paroissent presque insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger :

Prémièrement je crains de n'avoir pas le tems nécessaire pour les préparatifs de mon départ.

Si j'étois malheureusement découverte, poursuivie, arrêtée dans ma fuite, & ramenée sur mes pas, on se croiroit doublement autorisé à me forcer de recevoir Solmes; & dans la confusion d'un accident si cruel, peut-être ne ferois-je pas capable de la même résistance.

Mais je me suppose arrivée à Londres: je n'y connois personne que de nom. Si je m'adresse aux Marchands qui servent notre famille, il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu'on écrira d'abord, & qu'on ne les engage à me trahir. Que M. Lovelace découvre ma retraite, & qu'il rencontre mon frere, quels désastres n'en peut-il pas arriver, soit que je consente ou non à retourner au Château d'Harlove!

Supposons encore que je puisse demeurer cachée; à quoi ma jeunesse & mon sexe ne m'exposeront-ils pas, dans cette grande &
mê-

méchante Ville, dont j'ignore les rues & les quartiers ? A peine oserai-je sortir pour aller à l'Eglise. Mes Hôtes seront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui sait si je ne passerai pas pour une personne de caractère suspect, qui se dérobe pour éviter le châtiment de quelque mauvaise action ?

Vous-même, ma chere, qui seriez seule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On observeroit tous vos mouvemens & tous vos messages. Votre mere, qui n'est pas trop satisfaite aujourd'hui de notre correspondance, auroit alors raison de s'en offenser : & ne pourroit-il pas s'élever, entre vous, des différends que je ne pourrois apprendre sans en devenir plus malheureuse ?

Si M. Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme si j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Se dispenseroit-il de ne me voir chez des étrangers ? Quel pouvoir aurois-je, pour lui interdire les visites ? Et son malheureux caractère (l'insensé qu'il est !) n'est pas propre à mettre en bonne odeur une jeune fille qui cherche à se cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques personnes, que je puisse trouver une nouvelle retraite on le



croiroit au fond du mystère, & tout le monde lui en attribueroit l'invention.

Telles sont les difficultés que mon imagination ne peut séparer de ce plan. Dans la situation où je suis, elles seroient capables d'effrayer un caractère plus hardi que le mien. Si vous croyez, ma chere, qu'elles puissent être surmontées, prenez la peine de me rassurer par vos avis. Je sens bien que je ne puis embrasser aucun parti qui n'ait ses difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chere amie, ce seroit alors que de vôtre part & de celle de M. Hickman les aziles ne manqueroient pas à une malheureuse fille, qui, faute d'un ami, d'un protecteur, est à demi perdue dans ses propres craintes.

Vous regrétez que je n'aye pas écrit à M. Morden dès le commencement de mes disgraces. Mais pouvois-je m'imaginer que mes amis ne revinssent pas par degrés, en reconnoissant mon antipathie pour M. Solmes? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la pensée de lui écrire. Je me suis flattée, en même tems, que l'orage seroit dissipé avant que je pusse recevoir sa réponse. J'ai remis mon dessein de jour en jour, de semaine en semaine. Après tout, je puis craindre, avec autant de raison, de voir passer mon cousin dans
le

le parti opposé, que plusieurs de ceux que vous connoissez.

D'un autre côté, pour appeller au jugement d'un cousin, il falloit écrire avec chaleur contre un pere. Et puis, je n'avois pas comme vous le sçavez, une seule ame dans mes intérêts. Ma mere-même s'est déclaré contre moi. Il est certain que M. Mor-den auroit du-moins suspendu son jugement jusqu'à son retour. Peut-être ne se seroit-il pas hâté de revenir, dans l'espérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eut écrit, ses lettres auroient été celles d'un Médiateur, qui m'auroit conseillé de me soumettre & à mes amis de se relâcher : ou s'il avoit fait pancher la balance en ma faveur, on auroit compté pour rien ses raisons. Croyez-vous que s'il arrivoit, dans la disposition de prendre ma défense, il fût lui-même écouté ? Vous voyez qu'elle est la force de leur résolution, & comment ils ont subjugué tous les esprits par la crainte. Personne n'a la hardiesse d'ouvrir la bouche en ma faveur. Vous sçavez que par la violence avec laquelle mon frere pousse ses mesures, il se propose de me réduire sous le joug avant le retour de mon cousin.

Mais vous me dites que pour gagner du tems, je dois avoir recours à la dissimula-



tion, & feindre d'entrer dans quelque composition avec mes amis. Composer ? Dissimuler ? Vous ne voudriez pas, ma chere, que mes efforts fussent employés à leur faire croire que j'entre dans leurs vûes, lorsque je suis résolue de n'y entrer jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchasse à gagner du tems, dans l'intention de les tromper. La Loi défend de commettre un mal dont il peut résulter du bien. Voudriez-vous que j'en commisse un, dont le succès est incertain ? Non, non ; me préserve le Ciel de penser jamais à me défendre, ou même à me sauver, aux dépens de la bonne foi, & par un artifice étudié !

Est-il donc vrai qu'il ne me reste pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger dans un autre ? Quelle étrange rigueur de mon sort ! Priez pour moi, ma très-chere Nancy ! Dans le trouble où je suis, à peine puis-je prier pour moi-même.



LET-